

# Une « bouillotte » en porcelaine de Bordeaux

*Manufacture des Terres de Bordes en Paludate*

Catherine Le Taillandier de Gabory

La publication en 1913 de l'érudit bordelais Ernest Labadie<sup>1</sup> a le mérite de prouver l'existence d'une manufacture de porcelaine à Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle, de préciser son emplacement, ses propriétaires et directeurs, d'essayer de cerner l'époque et la durée de son existence. Il donne l'initiative de sa création aux Verneuilh, actifs marchands détaillistes de la rue des Argentiers qui, très attentifs aux produits en vogue, proposent à leur clientèle dès 1779 de la porcelaine de Limoges. Labadie précise la date d'affermage au mois de juin 1781, par ces mêmes marchands, de la propriété des Terres de Bordes en Paludate où ils comptent installer leur fabrique. Labadie estime que la production de la porcelaine à Bordeaux commence dès cette époque, marquée des deux V entrelacés de la famille Verneuilh.

Jacqueline du Pasquier en 1977, dans la *Revue historique de Bordeaux*, puis en 1989<sup>2</sup>, à l'occasion de l'exposition *La manufacture des Terres de Bordes en Paludate*, reprend les études déjà faites à ce sujet et surtout revient aux sources des archives départementales de la Gironde et de la Haute-Vienne, ce qui lui permet de réfuter notamment la date de 1781 comme début d'une production de porcelaine de qualité à Bordeaux en raison de trois arguments : un inventaire du 3 août 1787 ne mentionnant que des porcelaines blanches de « mauvaise fabrication » ; le journal des Tournées d'inspection de François-de-Paule Latapie qui cite « une fabrique de porcelaine dont le kaolin se tire de Saint-Yreix ; encore bien faible, on n'y travaille qu'en blanc », rapport connu de Labadie qui estime que ce rapport est à négliger, ces inspections étant faites « par un mon-dain qui ne visite rien à fond », ce qui reste à démontrer ; enfin le fait, d'après une facture de 1785, que les Verneuilh continuent à vendre dans leur magasin de la rue des Argentiers de la porcelaine de Limoges.

Ces témoignages concordants démontrent que l'arrivée du porcelainier Michel Vanier au printemps 1787



1. Bouilloire de table ou « bouillotte » vue de 3/4, porcelaine de la manufacture des Terres de Bordes, Bordeaux, entre 1787 et 1790. Bordeaux, musée des Arts décoratifs, inv. 2007.9.1. Photo © Lysiane Gauthier.

est décisive. Né en 1747 à Orléans, il est initié dès l'enfance aux fabrications de la faïence puis de la porcelaine ; en 1783 il est à Paris puis à Lille où il apporte ses « secrets », dont la cuisson de la porcelaine à la houille, le façonnage des moules, des recettes de pâtes et de couleurs. Vanier est un homme de l'art très complet, au fait des progrès les plus récents de cuisson des pâtes et des décors de la porcelaine dure. Après un bref séjour à Valenciennes au début de l'année 1787, on le trouve à Bordeaux au mois de juillet, louant aux Verneuilh la manufacture des Terres de Bordes en contrepartie de pièces de porcelaine qu'ils pourront faire décorer à

leur convenance et à leur marque, deux V rouge ou or.

Quelques mois plus tard intervient dans le fonctionnement de l'entreprise un personnage clef de l'histoire porcelainière en France, François Alluaud (1739–1799), directeur de la manufacture royale de Limoges, propriétaire pour moitié du gisement de kaolin de Marcognac en Limousin, fabricant et diffuseur de pâte à porcelaine dans un grand nombre de centres dans l'ouest de la France et même à l'étranger. Le 1er janvier 1788, il passe contrat avec Vanier, qui devient son salarié, avec partage des pertes et profits ; il est aussi fournisseur en « terres » de la manufacture. A cette seconde association correspond une production marquée au monogramme A et V, pour Alluaud-Vanier, suivi d'un point, parfois en médaillon entouré du mot Bordeaux, en bleu posé avant cuisson.

La fabrique pourvue d'un four neuf à la houille pour la cuisson de la pâte, d'un four à bois pour les couleurs, donne aussitôt de bons résultats. Ces résultats sont scrupuleusement notés par un observateur, inattendu dans ce rôle, le jeune beau-frère d'Alluaud, Pierre Victorien Vergniaud<sup>3</sup> avocat au Parlement de Bordeaux depuis 1781, futur chef de file du groupe des Girondins aux assemblées révolutionnaires. Quoique néophyte en la matière, ses rapports quant à la qualité de la production sont enthousiastes : « Je crois pouvoir dire qu'il y a du zèle et de l'ordre dans la manufacture, on y fait de la porcelaine magnifique... le magasin commence à être brillant, le four est excellent » et il incite, en vain, son beau-frère à venir lui-même apprécier cette qualité.

Malgré ces bons résultats, l'argent manque ; contrairement aux Verneuilh qui écoulent facilement leur marchandise rue des Argentiers, Vanier doit louer un magasin « à Tourny, sur le pré du château » pour vendre ses pièces. Les commandes affluent qu'il ne peut refuser, mais auxquelles il ne peut suffire ; il doit recruter de nouveaux ouvriers et fait venir jusqu'en 1789 des peintres de Paris. Au dernier trimestre de cette même année, la situation devient dramatique. En octobre Alluaud écrit, « les circonstances m'ont enlevé toute ressource, tous les fonds que j'ai dans les ouvrages du Roi sont supprimés ou suspendus, tout ce qui vient de Paris est arrêté » et Michel Vanier tombe malade. Il meurt le 7 mars 1790 d'une maladie pulmonaire liée à son métier. Vergniaud est alors toujours très présent pour surveiller la manufacture au moment de la mort de Vanier, de l'enterrement dont il avance les frais, de la cuisson des dernières fournées, du partage des derniers stocks entre les Verneuilh et le marchand Omont, la veuve Vanier et lui-même qui entrepose environ

2000 pièces dans une chambre louée à cet effet, inventoriée en 1795, deux ans après sa mort.

Ainsi la production bordelaise, très brève, de 1787 à 1790, est strictement liée à la venue de Michel Vanier, porcelainier expérimenté, suffisamment reconnu dans le métier pour que François Alluaud, personnage aussi au fait des meilleurs produits, passe un accord avec lui. Malheureusement l'entreprise est perturbée par les débuts de la Révolution peu propices au développement d'une activité économique naissante.

Ces circonstances expliquent sans doute la faible diffusion de la production bordelaise, restée concentrée dans de grandes collections girondines ; l'une d'elle est rentrée par dation au musée de Arts décoratifs de Bordeaux en 1978<sup>4</sup>, complétée récemment par un dépôt de grande qualité. Les occasions d'achat de pièces isolées sont rares.

Une verseuse indubitablement bordelaise<sup>5</sup>, d'importantes dimensions<sup>6</sup>, présentée comme une théière a été proposée récemment à la société des Amis de l'hôtel de Lalande qui soutient le musée dans sa politique d'acquisition. Ses proportions imposantes, sa typologie encore inconnue, ont attiré notre attention.

Ce récipient présente une grosse panse sphérique à large couvercle maintenu par une chaînette, munie d'une poignée de bois tourné pivotante montée sur deux supports égaux en bronze doré, ajourés de motifs néoclassiques. Le bec verseur est en tout point identique à celui d'une théière litron d'un service de nos collections assorti à cette nouvelle verseuse : long bec à pans soulignés de peignés et pointillés d'or ; la présence à l'intérieur de la panse de trous au départ du bec révèle seulement l'emploi d'un même moule pour ces deux objets et non un même usage. Il semble plutôt que cette nouvelle verseuse corresponde à la définition de la bouilloire de table : « grand récipient sphérique servant à faire bouillir de l'eau sur la table au dessus d'un petit réchaud assorti ou non ; la bouilloire est à fond plat, munie d'un long goulot latéral coudé et d'une anse articulée sur le dessus comportant souvent une partie isolante en bois »<sup>7</sup>, ayant perdu son petit réchaud pas nécessairement dans le même matériau.

Dans la liste des objets de porcelaine mis en vente dans son magasin des allées de Tourny par Vanier on trouve des « bouillottes »<sup>8</sup>, terme qu'il faut prendre dans le sens de bouilloire<sup>9</sup>, ce qui confirme dans la manufacture bordelaise cette typologie d'objet, le plus cher après la soupière.



2. Marque Alluaud-Vanier en bleu sous couverte. Photo © Lysiane Gauthier.

3. Portrait en miniature de Pierre Victurnien Vergniaud (1753-1793) beau-frère de François Alluaud ; gouache sur ivoire, non signée, non datée, vers 1785-1790. Bordeaux, musée des Arts décoratifs, inv. 1060 (Don des Amis du musée 1934). Photo © Maurice Aeschimann.



4. Table à cabaret bordelaise en acajou de Cuba présentant un service monogrammé à la marque circulaire Alluaud-Vanier (don Madame Jacques Calvet) et une fontaine à eau chaude anglaise en métal argenté, vers 1800 (don François Merman). Photo © Lysiane Gauthier.



5. « Bouillotte » vue de profil, médaillon à la fraise des bois, cassis, grenade, rose, myosotis et fleurettes.

6. Tasse d'un service de 14 pièces à la marque Alluaud-Vanier, médaillon aux pêches, fraise des bois, myosotis et fleurettes. Bordeaux, musée des Arts décoratifs, inv. D.78.5.106/9.

7. « Bouillotte », détail du médaillon au papillon, fleurs, grenade, melon et grappe de raisin.





8. Tasse du même service à la rose, pêche et grappe de raisin. Bordeaux, musée des Arts décoratifs, inv. D.78.5.106/9. Photos © Lysiane Gauthier.



9. Pot à eau, sans marque, détail de la nature morte à l'aiguère, pêches et grappes de raisin. Bordeaux, musée des Arts décoratifs, inv. D. 78.5.100.

10. Théière litron, marque circulaire Alluaud-Vanier ; sur fond d'or, médaillon à nature morte de fruits devant un rideau bleu. Bordeaux, musée des Arts décoratifs, inv. D. 78.5.88. Photos © Luc Joubert.

Rare en porcelaine, les bouilloires sont beaucoup plus fréquentes en métal, voire en orfèvrerie<sup>10</sup> ; elles présentent souvent ce même type d'anse, tournée en balustre, pivotant sur deux montants qui éloignent la prise du corps brûlant du récipient. Alain Gruber<sup>11</sup> note qu'« à l'époque néoclassique la bouilloire et son réchaud sont réunis en une seule pièce monumentale » fontaine à eau chaude en forme d'urne telle qu'on peut en voir sur un tableau de Johann Zoffany (1733–1810) montrant Lord Willoughby de Broke prenant le thé avec sa famille. Le musée a hérité d'une telle fontaine de la famille Merman<sup>12</sup>, courtiers en vins d'origine hollandaise établis à Bordeaux depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. L'usage à Bordeaux d'une réserve d'eau chaude sur la table à cabaret est donc bien confirmé.

La « bouillotte » de porcelaine, beaucoup plus rare que la théière, est en outre souvent confondue avec elle. Dans l'inventaire des collections du musée Nissim de Camondo sont mentionnées dans un même service de porcelaine de Meissen à thé et à café<sup>13</sup> « deux théières dont une à réchaud » ; il s'agit plutôt d'une théière et d'une bouilloire de table ayant conservé exceptionnellement son réchaud.

Quant au décor de la « bouillotte » en porcelaine de Bordeaux, très proche sinon assorti à un service dont le musée conserve déjà une théière, une cafetière et douze tasses, il présente sur fond de rinceaux – carmin, oran-



gés, or – et semis de brindilles dorées des médaillons circulaires. Ceux de la bouillotte sont cernés de plus riches guirlandes. Tous ces médaillons sont peints de la même main, de fleurs et de fruits, mêlant avec virtuosité rose, myosotis, pêches, grenades, melons, fraises des bois, grappes de raisins, tulipes épanouies et fleurettes des champs avec un seul papillon, posé sur une fleur jaune.

Ce peintre de fleurs et de fruits, certainement spécialisé<sup>14</sup>, dont on reconnaît la touche d'une pièce à l'autre met parfois en scène de véritables natures mortes exaltant le goût bordelais pour la nature et les jardins. C'est le cas des nombreuses pièces à la fraise des bois aux petits fruits délicatement hérissés; du décor d'un pot à eau où des pêches, veloutées et dodues, et des grappes de raisins rouges et blancs aux vrilles légères sont arrangés sur une console, au pied d'une haute aiguère; la composition la plus savante orne une rare théière à fond d'or : les fruits, pêches et poires, raisins sont posés au premier plan sur un plateau d'argent devant un rideau bleu aux pans symétriquement relevés, comme au théâtre.

Cette dernière acquisition vient ainsi compléter notre connaissance de ce peintre «aux fleurs et aux fruits», auteur des décors les plus originaux et savoureux de la porcelaine de Bordeaux. La typologie de l'objet est nouvelle dans la collection pourtant déjà riche du musée, en regard de la brièveté du fonctionnement de la manufacture des Terres de Bordes interrompu par la mort de Michel Vanier. Les proportions inusitées de l'objet ont été l'occasion de préciser sa fonction, le vocabulaire pour le désigner, les usages autour de la dégustation du thé.

Catherine Le Taillandier de Gabory, attachée de conservation au musée des Arts décoratifs de Bordeaux.

Remerciements à Jacqueline du Pasquier de m'avoir sollicitée pour cette publication sur un sujet dont elle est la grande spécialiste.

#### Notes

- 1 Ernest Labadie, *Les Porcelaines Bordelaises*, Bordeaux, Albert Mollat, libraire-éditeur, 1913.
- 2 Jacqueline du Pasquier, *La Manufacture des Terres de Bordes en Paludate*; catalogue des porcelaines bordelaises dans le cadre de l'exposition «Le port des Lumières», Bordeaux, 1989.
- 3 Jacqueline du Pasquier, «Situation de la miniature à Bordeaux» dans *L'âge d'or du petit portrait*, Paris, RMN, 1995, p.42.
- 4 143 pièces déposées par le musée national de Céramique de Sèvres.
- 5 Marque A et V suivis d'un point en bleu sous couverte; porcelaine un peu épaisse et irrégulière au toucher.
- 6 H. 22cm, L. 25 cm, D. 18 cm.
- 7 C. Armijon et N. Blondel, *Objets civils et domestiques*, Paris, 1984, P.150. Synonyme : bouillotte.

8 Ernest Labadie, op. cit. p.57.

9 Henry Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, 1890. Synonymes : bouilloire, bouillotte, bouilly. Selon Havard au XVIII<sup>e</sup> siècle la bouilloire est plutôt en métal et la bouillotte en terre. Le nom de bouillotte pour des récipients servant à chauffer les lits apparaît à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

10 Cf. de nombreux exemples dans *Magie de l'orfèvrerie, argenterie européenne de 1500 à 1850 dans les collections privées*, Anvers, 2000.

11 Alain Gruber, *L'argenterie de maison du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fribourg, Office du livre, 1982, p.102.

12 Legs François Merman, 1978. Cette fontaine de table a pu appartenir à Antoine Merman (1786-1843) habile négociant et miniaturiste amateur dont le musée conserve un autoportrait, vers 1815.

13 Musée Nissim de Camondo, *Inventaire des collections*, Lausanne, ed. Paul Bianchini, 1973, n° 296. Le support du réchaud est à trois pieds décorés de fleurettes.

14 Ernest Labadie donne quelques noms de peintres de la manufacture, op. cit. p.71 : Questcher, Thiébault qui fait du décor au barbeau, Joseph Fromenté, Parisse, Lafayette, peintre et doreur, Guy, Grenier, Joseph, Préat.



## L'heure du thé

Dès la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le thé devint une boisson très à la mode.

Le 25 septembre 1661, Samuel Pepys note dans son journal, «Je fis chercher une tasse de thé (c'est une boisson chinoise) que je buvais pour la première fois».

«Le thé se prenait souvent dans un cabinet sur de petites tables que l'on apportait pour l'occasion et qui étaient présidées par la maîtresse de maison» (Peter Thornton, *L'époque et son style. La décoration intérieure 1620-1920*, Paris, 1984).



Nous avons reçu, très obligeamment communiquée par son propriétaire, la reproduction d'un tableau hollandais peint vers 1750, qui vient à point nommé compléter le propos de Catherine de Gabory.

Dans un élégant mais austère intérieur bourgeois, des époux prennent le thé selon un rituel minutieusement détaillé. La théière, tenue par la maîtresse de maison, comme l'autre verseuse posée sur la table, semblent être en céramique vernissée (ou en grès?); les petits gobelets sur leur soucoupe, pour boire le thé, sont semblables aux pièces chinoises d'exportation ; la fontaine à eau chaude, avec son robinet en cuivre, est en argent comme la *boete à sucre* et une coupe garnie de friandises; à côté, la pièce en forme de grande tasse à anse, dotée d'une large collerette plate, est un crachoir, à nos yeux inattendu sur cette table. Des crachoirs de ce type furent fabriqués à Delft, d'après un modèle oriental, vers 1750. Le crachoir, rappelons-le, faisait partie des accessoires de la tabagie, mais « au lieu de le reléguer dans un coin obscur de l'appartement, on le plaçait au milieu de la chambre, en évidence sur une table » (Henry Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, Paris, 1887–1890). L'autre verseuse posée près de la maîtresse de maison est une cafetière, non loin de la coupe en faïence hollandaise (?), comme les autres céramiques, dans laquelle on déposait le marc de café. Enfin, à côté de la table, réserve supplémentaire d'eau chaude, une bouilloire en cuivre est encore sur son bra-

sero, alimenté par une lampe à esprit de vin ou par un réchaud, petit meuble fonctionnel muni de poignées latérales permettant de le transporter commodément. Dans le livre-journal de Lazare Duvaux (1748–1758), il est fait mention à plusieurs reprises de « bouilloire en cuivre des Indes », ce qui pourrait attester l'origine orientale de la bouilloire.

Jacqueline du Pasquier

